

Les lendemains qui déchantent

Nedim Gürsel. Dans son dernier livre, *L'ange rouge*, le romancier turc ravive les cendres de celui qui comme tant d'autres a cru au grand soir. Entre Istanbul, Moscou et Berlin.

ALAIN FAVARGER

e

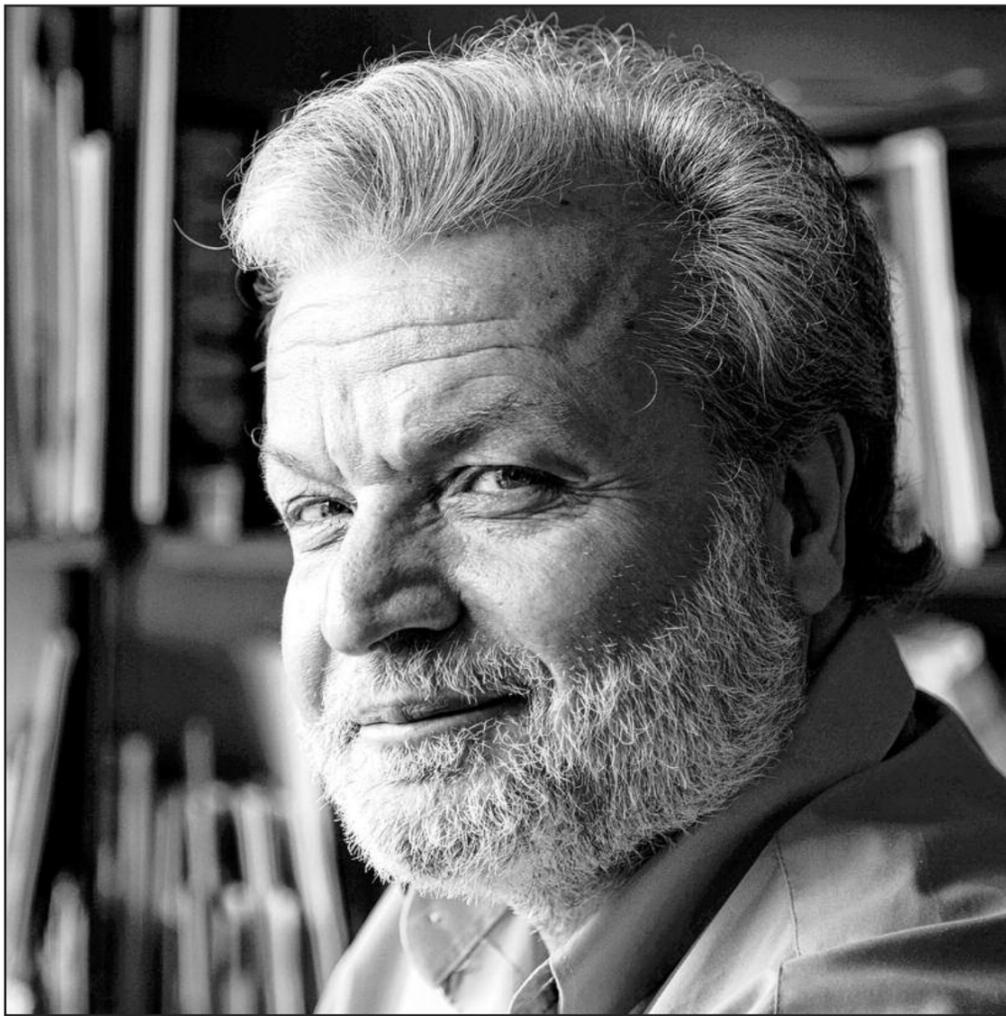
Entre Yachar Kemal, son aîné, as des sagas anatoliennes torrentielles, et Orhan Pamuk, son contemporain nobélisé en 2006, Nedim Gürsel représente une autre veine de la littérature turque. A la fois foisonnante et ironique, comme celle de ses deux compères, mais aussi très ancrée dans le réel et le débat politique, au cœur des chimères révolutionnaires du XX^e siècle.

Auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans, nouvelles, récits de voyage, cet écrivain francophile, né en 1951, vit à Paris où il est chercheur au CNRS et enseigne à l'École des langues orientales. On le sent toujours fasciné par l'engouement de sa propre génération et de celles qui l'ont précédée pour l'utopie d'un autre monde, incarnée par le marxisme. Dans la foulée de la révolution d'octobre, de l'effondrement de l'empire ottoman et de la naissance de la Turquie moderne impulsée par Mustafa Kemal, ils furent des milliers d'intellectuels, ouvriers, syndicalistes à croire au rêve d'une vie «réenchantée». Belle illusion lyrique qui s'achevait souvent sur le ciment des prisons ou dans les brumes de l'exil.

Un enfant du siècle

Le grand poète Nâzım Hikmet (1901-1963) offre l'une des illustrations les plus éloquents des espoirs et des tribulations d'un enfant du siècle. Né à Salonique, dans un milieu aisé et cultivé (son grand-père avait été gouverneur de la ville, sa mère était artiste, son père fonctionnaire), il a été l'un des premiers dans son pays à pratiquer le vers libre. Rejoignant, la vingtaine venue, Atatürk et le mouvement de la guerre d'indépendance, il enseigne aussi un temps avant de filer à Moscou, la nouvelle étoile des progressistes, pour y étudier la sociologie. Communiste convaincu, il est à son retour en Turquie un activiste passionné, se déployant en libelles dans la presse, cultivant un art poétique engagé, écrivant aussi pour le théâtre et le cinéma.

Son militantisme lui vaut les foudres du régime nationaliste au point de passer une douzaine d'années en prison. En 1951 on le retrouve, une fois sa peine purgée, à Moscou, où il coulera ses derniers jours, choqué par ce qu'il perçoit du stalinisme, affaibli aussi par des problèmes cardio-vasculaires. Cependant qu'il a été déchu de sa nationalité par le régime d'Ankara. Une brimade de plus, qui ne sera effacée qu'en



Nedim Gürsel, pour qui rien ne fleurit sur le tombeau des idéologies. © JOHN FOLEY-OPALE / SEUIL

2009, à titre posthume. Nedim Gürsel restitue ce parcours d'écrivain maudit, longtemps sujet à controverse en Turquie, au fil d'un roman dynamique, vif et bien rythmé. Le canevas est subtil. Le narrateur, biographe du poète, fait un voyage à Berlin où il a rendez-vous avec un étrange personnage. Ce dernier, qui a été espion à la solde de la Stasi, désire lui remettre d'importants documents et dossiers concernant Nâzım Hikmet.

Les doutes du poète

Le livre se déploie sur deux plans. D'un côté, on voit le biographe aux prises avec ses propres réminiscences du Berlin d'avant la réunification, quand il fréquentait les milieux de l'immigration turque, à Berlin-Ouest. Déferlent alors les souvenirs entêtants d'une chanteuse de cabaret dont il a été violemment épris. D'un autre côté, le narrateur reproduit des pans entiers des documents transmis par celui qu'il appelle «l'Ange rouge». Sinistre affidé

des Soviétiques comme du régime de Berlin-Est, d'origine turque lui-même, l'homme a fort bien connu Hikmet qu'il affectait d'admirer alors qu'au fond il le haïssait.

Le ballet des monstres

Tout le roman joue ainsi sur le dévoilement de la vie et de la personnalité du poète à travers le regard pervers du traître qui le surveillait. On y découvre ses doutes envers l'idéologie qu'il avait embrassée, son effroi devant les méthodes de Staline, le rappel de ses années de prison en Turquie, son exil moscovite. Ainsi que ses élans amoureux multiples, comme pour telle Russe au charme capiteux, elle-même agente du KGB. Emois véhéments qui ne l'empêchaient pas d'envoyer force lettres d'amour à son épouse, restée à Istanbul.

Mais en parallèle à la vie chaotique et finalement assez méconnue de Nâzım Hikmet, chante d'un rêve qui tourne court, le livre tire une grande

part de sa force de l'autoportrait du narrateur lui-même. Ancien rêveur lui aussi, fabulateur de lendemains qui chantent. On le voit flâner dans le Berlin d'aujourd'hui, convoquer les fantômes du passé, s'interroger sur le destin de Rosa Luxemburg ou la violence des tags qui balafrent la ville. Revenir encore sur les vestiges du Mur et telle prémonition de Kafka sur l'enfermement des êtres. On le suit sur les rives du Wannsee, méditant sur le tombeau de Kleist et de sa maîtresse, puis sur le parc de la villa, aux arbres géants, où les nazis ont ourdi la «Solution finale».

Le livre avance, Berlin, Moscou vont et reviennent, bruissant encore du ballet des monstres. Rien ne fleurit sur le tombeau des idéologies, seule passe l'ombre grimaçante de leur folie. A côté de laquelle l'amour, célébré ici comme un antidote, jusque dans ses enivrantes esquisses, apparaît comme la vraie promesse d'autre chose. I

> Nedim Gürsel, *L'ange rouge*, trad. du turc par Jean Descat, Ed. du Seuil, 377 pp.

ORHAN PAMUK

Le musée de sa nostalgie

Né à Istanbul en 1952, couronné par le Nobel en 2006, Orhan Pamuk avoue volontiers sa fascination pour les grands classiques de la littérature occidentale. Imprégné de culture urbaine et occidentale, Pamuk ne s'est pas pour autant désintéressé de la Turquie profonde, traditionnelle et traversée par les ondes du fanatisme religieux. A l'image de son roman *Neige*, une radioscopie passionnante d'une ville de province à la veille d'élections explosives, au climat alourdi par une vague de suicides de jeunes femmes portant le foulard.

C'est pourtant le côté très stambouliote de l'auteur qui revient en force aujourd'hui avec la publication d'un beau livre sur le Musée de l'Innocence créé par l'écrivain lui-même dans sa ville. Un projet très nostalgique qui a permis à Pamuk de réunir comme dans un cabinet de curiosités une foule d'objets révélateurs de l'Istanbul de sa jeunesse. Dans ce bric-à-brac étonnant, le visiteur ou le lecteur sont invités à contempler photos, peintures, collages, objets insolites disposés en une enfilade de boîtes et de vitrines qui nous plongent dans la psyché et l'univers intime du collectionneur. Pour de purs moments de jouissance évocateurs de toute la magie cosmopolite d'Istanbul. AF

> Orhan Pamuk, *L'innocence des objets*, trad. du turc par Valérie Gay-Aksoy, Ed. Gallimard, 267 pp.

BRUNO LE MAIRE

La percussion d'un premier roman

CHRISTOPHE SCHUWEY

Musique absolue n'a rien à voir avec les «romans musicaux» plus ou moins heureux qui paraissent à intervalles réguliers. *Musique absolue* n'est pas un titre en vain: il s'agit bien de l'impossibilité de cerner par des mots une musique pourtant omniprésente dans le texte. L'ouvrage prend la forme d'une transcription brute des propos d'un violoniste, ami du défunt Carlos Kleiber, qui parle du chef légendaire. Un vieux violoniste, dont les souvenirs les plus récents se diluent: les jeunes chefs apparaissent comme une masse informe face au seul qui «avait du génie», en contrepoint d'une Europe autrefois sublime, aujourd'hui mourante.

Les phrases sont hachées, décousues, le discours se construit en ex cursus et en repentirs. Tout ce qui ne devrait pas apparaître apparaît, comme un voile de pudeur sur le cœur du propos: tout en parlant de Carlos Kleiber, on ne cesse de dire qu'on ne peut en parler. Jamais la ligne ne cherche à discourir de la musique ou à se faire lyrique: les réflexions sont assénées, elles frappent, les anecdotes sont lancées; et dans les interstices du discours, dans cette impossibilité de dire la musique, elle surgit à chaque instant, fulgurante, absolue. Le premier roman de Bruno Le Maire est un coup de maître. I

> Bruno Le Maire, *Musique absolue*, Gallimard, NRF. Reentrée littéraire septembre 2012.

chronique



Au «Räbeliechtli», on dispose des bougies à l'intérieur de betteraves évidées. KEYSTONE

ARIANE GIGON

L'annuelle litanie des sceptiques d'Halloween n'y change rien: même si le marketing n'a pas vraiment «pris» dans les magasins, mercredi soir, les bambins alémaniques (et sûrement pas seulement alémaniques) ont frappé aux portes avec les costumes plus ou moins effrayants que leurs pa-

Ils revendiquent le «Räbeliechtli» contre Halloween

Outre-Sarine. Les fêtards ont fait de la casse à Zurich. Et si on réhabiliterait plutôt le cortège des betteraves?

rents ont bien voulu leur fournir en demandant «süss oder sauer?», «des sucreries ou (notre) aigreurs?» Les mignons quémanteurs ne sont malheureusement pas le seul élément importé de la tradition nord-américaine: dans nos contrées aussi, la fête est le prétexte à un dévouement plus gênant, comme celui qui consiste à jeter des œufs frais sur les façades ou les voitures.

Même si elle est sans commune mesure avec d'autres conséquences tragiques, notamment la mort de trois jeunes filles à Madrid, la dépêche de la police cantonale zurichoise de jeudi matin – «plus de cinquante interventions, des milliers de francs de dégâts» – rappelle étrangement les bilans publiés il y a quelques années après la fête du «Schulsilvester», le dernier jour d'école avant Noël. Traditionnellement, les enfants pouvaient faire du bruit dans les rues pour réveiller les

adultes très tôt. Au fil des décennies, l'événement avait dégénéré en – parfois – batailles de rues entre policiers et jeunes. Elle a été supprimée un peu partout. Mais Halloween accueille les frustrés du «Schulsilvester» et la police est à nouveau sur les dents...

Un journaliste, «blogueur» de son état sur le site du *Tages-Anzeiger*, a peut-être trouvé la solution. Il appelle à organiser des fêtes pour le «Räbeliechtli», les raves ou betteraves transformées en lanterne. La tradition est toujours vivace, chez les petits en tout cas. Les séances de découpage sont organisées dans les centres de quartier. On amène son légume, sa ficelle pour la suspension, sa bougie et des animateurs surveillent la coupe des motifs. Les non-Zurichois ne peuvent qu'admirer, lors de leur première séance, la dextérité du maniement de la «Räbe», une adresse sem-

blant inscrite dans les gènes alémaniques... Le travail est couronné par un cortège dans les rues éteintes, un soir de la première quinzaine de novembre.

Pour Reda El Arbi, la tradition est «scandaleusement négligée» à Zurich – ce en quoi il exagère un peu, étant donné son succès chez les 0-12 ans. Mais il veut lui donner ses lettres de «coolness» chez les plus âgés et promet d'inviter ses amis à un «Räbeliechtli-Apero». Les adultes devraient aussi défilier dans la rue, rien de plus beau que ces processions avec lanternes, appuient des commentateurs sur internet. L'un d'eux résume bien une idée largement répandue, et désolée pour le vocabulaire employé: «Indeed, Räbeliechtli rocks, Halloween sucks!» (Grosso modo: le cortège des betteraves, c'est rock'n'roll, Halloween c'est naze). I